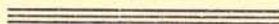


LOUIS JULLIEN

# LES JUIFS D'ALEXANDRIE

## DANS L'ANTIQUITÉ

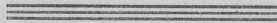


Aux Editions du Scarabée (Maison Française d'Impressions et d'Éditions).  
ALEXANDRIE



LOUIS JULLIEN

LES JUIFS D'ALEXANDRIE  
DANS L'ANTIQUITÉ



Aux Editions du Scarabée (Maison Française d'Impressions et d'Éditions).

ALEXANDRIE

## DÉDICACE

CETTE MODESTE ÉTUDE EST DÉDIÉE

à

MONSIEUR PIERRE JOUGUET

CONSEILLER CULTUREL DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS

EN TÉMOIGNAGE DE RECONNAISSANCE

ET DE RESPECTUEUSE DÉFÉRENCE POUR SON ŒUVRE

L. J.

## TABLE DES MATIÈRES

---

<b>Historique :</b>	<b>PAGES.</b>
a) La fondation, les juifs sous Alexandre et les Lagides .....	5-13
b) Sous la domination romaine .....	14-15
c) La période byzantine .....	19-21
d) La conquête arabe .....	21-23
 <b>La Société</b> .....	 23-24
 <b>Les Activités intellectuelles</b> .....	 25-28
a) La littérature religieuse .....	28-30
b) Les oracles sybillins .....	31-32
c) L'exégèse - Philon .....	33-34
d) Histoire — poésie — philosophie .....	34-38
 <b>Conclusion</b> .....	 39-40

---





## Les Juifs d'Alexandrie dans l'antiquité

---

Nos contemporains s'intéressent naturellement à l'histoire de leur cité ; à ce titre, il m'a paru opportun de mettre en lumière l'activité et le rôle d'une fraction importante de la population : les juifs d'Alexandrie à l'époque gréco-romaine.

Ces notes sommaires couvrent une période d'environ six siècles et passent en revue l'histoire, la société, les activités intellectuelles.

Il va sans dire que cette étude doit être considérée comme œuvre de vulgarisation ; les circonstances actuelles interdisent malheureusement l'accès aux sources qui permettraient d'approfondir et élargir le sujet.

### HISTOIRE.

#### **a) La fondation — Les juifs sous Alexandre et les Lagides.**

Dans l'antiquité gréco-romaine, la colonie juive d'Alexandrie a joué un rôle considérable dans les destinées de cette ville. Le nombre des juifs et l'activité qu'ils ont déployée dans tous les domaines les a fait participer à l'histoire politique et sociale de la cité et leur a conféré une place de premier plan dans la culture alexandrine. Leurs œuvres et leur propagande ont, en outre, préparé le terrain sur lequel le christianisme se développa avec facilité.

Les juifs alexandrins constituèrent le trait d'union le plus effectif entre la pensée grecque et le mysticisme oriental. Ce furent eux qui, les premiers, essayèrent d'accorder les idées et les méthodes des philosophies aristotélicienne et platonicienne, avec les grands principes des Ecritures. Leur histoire est liée à celle de la ville qu'ils ont habitée depuis sa fondation.

Bien qu'il y eut déjà des mercenaires Juifs dans les armées de Psammétique I vers 650 av. J.C. (lesquels avaient été déportés en Egypte

par les Perses) et qu'après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, un certain nombre d'entr'eux s'y soient réfugiés, leur histoire ne commence vraiment qu'avec Alexandre le Grand.

Lorsque ce dernier fonda Alexandrie, il le fit dans le but bien déterminé d'en faire le centre de ravitaillement de son empire. Ce point de la côte égyptienne, outre son excellent port, était aussi la voie d'accès à une contrée riche en grain et en population; le port était desservi par une grande et commode voie de communication par laquelle les produits de l'Afrique et de l'Orient passaient et passeraient bientôt en grandes quantités. De par la configuration géographique du pays, Alexandrie était en outre une base militaire et navale de premier ordre, commandant aisément un pays étroit et toute la Méditerranée orientale.

Il y avait dans le Delta et en Haute-Egypte des colonies grecques constituées depuis longtemps; la bienveillance des égyptiens à l'égard des hellènes, en qui ils virent des libérateurs, favorisa considérablement l'établissement de la nouvelle cité. Alexandre s'en montra reconnaissant; dès la fondation d'Alexandrie, il s'allia le clergé égyptien, seule force organisée du pays et jouissant d'un grand prestige aux yeux des habitants, en sacrifiant aux dieux locaux à Memphis et à l'oasis d'Amon (Sioua) où il fut reçu comme le fils du dieu. Ce faisant, le conquérant montrait son bon vouloir envers les égyptiens; il soulignait aussi l'usage des sociétés antiques de respecter et reconnaître les dieux des cités et des pays où l'on se trouvait; en outre il montrait ostensiblement qu'il n'avait aucune intention de faire de la politique religieuse. Ses successeurs et les Romains firent de même. Ainsi, Alexandrie reçut dans ses murs des gens de toutes races et de toutes religions qui y amenèrent leurs cultes et leurs dieux, tout en sacrifiant à ceux de la cité. Cela est si vrai que lorsqu'Alexandre partit vers l'Euphrate et qu'en route mourut son ami Hesphaestion, l'oracle d'Amon fit de ce dernier un dieu, à qui on éleva un temple à Alexandrie et l'on donna son nom au phare et à l'île de Pharos.

Alexandrie une fois fondée et en voie de construction, Alexandre se préoccupa de la peupler. Il eut recours pour cela à une propagande judicieuse vis-à-vis des grecs (il tenait évidemment à ce que sa cité fût grecque avant tout) et aussi des juifs. Il attira ces derniers en leur offrant des privilèges et le droit de bourgeoisie qui les mettaient en somme presque sur le même plan que les citoyens macédoniens.



Alexandre mort, ses généraux réunis à Babylone nommèrent pour lui succéder au trône son demi-frère Philippe Arrideus, mais ils se réservèrent le gouvernement réel de l'empire. Ptolémée Lagos prit l'Egypte que lui livra Cléomène, laissé par Alexandre lors de son départ. Après avoir exécuté ce dernier, Ptolémée se soucia de faire de la province un royaume indépendant. Il battit près de Memphis l'armée du Régent Perdicas, mais ce n'est qu'après 312, à la suite d'un arrangement entre les généraux possesseurs des territoires de l'empire, que Ptolémée régna en maître en Egypte. Le meurtre d'Alexandre Aegos, de Cléopatra, la sœur du grand Alexandre par Antigonos (308), celui de Thessalonique, sa nièce, éteignit définitivement les successeurs possibles du fils d'Amon. Lagos, maître du pays, prit le titre de Roi en 306, et fut appelé Soter (le Sauveur) par les rhodiens, après ses luttes contre Antigone.

Soter s'attacha à faire d'Alexandrie ce qu'avait projeté son fondateur. Il poursuivit la construction de la ville, fonda la bibliothèque et le Musée, termina les ports. Il attira de tous les points du monde, des savants et des philosophes et donna rapidement à la ville un lustre incomparable. Pour la peupler il suivit la politique d'Alexandre. Si ce dernier avait été favorable aux juifs, Soter le fut bien davantage. Non seulement il les confirma dans leurs droits et privilèges, mais encore il ramena à Alexandrie tous les captifs et prisonniers de guerre qu'il avait pu faire en Palestine, lors de la prise de Jérusalem par son lieutenant Nicanor. Il avait en outre introduit dans son armée un certain nombre de mercenaires juifs.

L'étonnante rapidité avec laquelle Alexandrie devenait la ville la plus prospère et la plus commerçante du monde, exerça un attrait certain sur les habitants de la Palestine, ruinés par la guerre. Ceux-ci ayant naturellement le goût du négoce, virent dans cette cité parée pour eux de tant d'avantages matériels, un terrain d'élection pour leurs activités.

La politique libérale des Ptolémées envers les immigrants porta rapidement ses fruits. Bientôt les juifs furent nombreux en Egypte (Philon les estimait à un million). A Alexandrie ils occupaient deux quartiers sur cinq, à l'Est de la cité.

L'avènement de Philadelphie marque pour l'Egypte une prospérité plus grande encore. Ce dernier aménagea définitivement sa capitale, creusa entièrement le fameux canal qui reliait le Nil à la Mer Rouge, et fonda le long de celle-ci toute une série de villes, Arsinoe, la moderne Suez, Philotera, Qoseir, lesquelles, en relation directe avec le fleuve par les

pistes du désert, permirent de faire dévier le commerce des Indes vers l'Egypte, évitant ainsi les territoires hostiles de la Haute-Nubie et de l'Ethiopie.

A Alexandrie, Sostrate de Cnide avait terminé le phare et le tombeau d'Alexandre. Le corps de celui-ci ramené de Memphis, était mis dans son sarcophage d'or. La bibliothèque contenait déjà 400.000 rouleaux de papyrus. Senodote d'Ephèse y remplaçait Demetrius de Phalère tombé en disgrâce. Le Roi était riche, le pays bien administré, la population prospère.

La colonie juive, protégée par le Roi, fut comblée de faveurs. En effet, celui-ci paya la rançon des esclaves ramenés par ses soldats de Palestine et libéra ainsi 125.000 juifs qu'il établit dans toute l'Egypte, après avoir versé pour leur libération 120 drachmes par tête, suivant la loi mosaïque.

C'est probablement sous Philadelphie que doit se placer la fameuse traduction du Pentateuque en grec. La légende prétend qu'il aurait envoyé à Jérusalem deux émissaires, Aristé et André, auprès du grand prêtre Eléazar pour lui demander de lui fournir des savants capables de traduire la Bible en grec. Cela, pour complaire aux juifs de son pays et aussi pour avoir la joie de posséder un texte grec d'un ouvrage aussi remarquable. Le document apocryphe qui relate les circonstances de cette traduction est la lettre d'Aristé. Celui-ci écrit à son frère Philocrate pour lui faire part de la merveilleuse histoire de l'œuvre des Septante. Selon lui, Demetrius de Phalère, bibliothécaire du Roi, aurait montré à ce dernier quelle lacune il y avait dans la bibliothèque par suite de l'absence d'une traduction des Ecritures. Le Roi aurait alors envoyé la fameuse mission en Palestine, laquelle serait revenue accompagnée de 72 savants juifs. Ptolémée Philadelphie les aurait reçus avec magnificence, les aurait fait manger à sa table sept jours de suite et aurait été absolument conquis par leur science. L'île de Pharos fut mise à leur disposition pour accomplir leur travail. A chacun fut donné un même passage à traduire chaque jour. Bien que chaque savant traduisit isolément, les 72 traductions étaient identiques, ce qui montrait clairement le doigt de Dieu. Ce travail dura 70 jours. On lut ensuite l'œuvre entière à une délégation de lettrés juifs de la ville qui l'approuvèrent et au Roi qui admira sans réserve le Législateur hébreu.

Tout cela est évidemment légendaire et montre le souci de propagande qui a toujours marqué les productions juives d'Alexandrie.

Cependant il est fort possible que Philadelphie ait désiré encourager une traduction du Pentateuque, car nous ne devons pas oublier que c'est lui qui avait employé Manetho, le prêtre égyptien, à compiler en grec une histoire de l'Égypte et la chronologie des pharaons, d'après les papyrus et les inscriptions des temples. D'autre part, il est certain qu'une traduction de la Bible en grec était urgente. La population juive d'Alexandrie ne parlait plus sa langue maternelle depuis longtemps et pour les besoins du culte, il fallait un texte intelligible aux fidèles. Les chefs de la communauté, émus de cet état de choses, entreprirent avec l'assentiment du Roi, une traduction dont Ptolémée Philadelphie, féru d'histoire, aurait déposé un exemplaire dans sa bibliothèque. Le texte plus ou moins fragmentaire de cet ouvrage, nous est parvenu ; il montre un travail inégal, œuvre de plusieurs mains, parfois même très interprété. Le traducteur a pris souvent des libertés avec le texte original, justifiées par le goût du moment.

En 246, Ptolémée Evergète, le fils de Philadelphie, succède à son père. La guerre victorieuse qu'il mena en Syrie et à l'issue de laquelle il offrit des sacrifices dans le temple de Jérusalem au dieu des juifs, le rendit populaire dans la colonie alexandrine. Toutefois, en dépit des réclamations de Ptolémée, Onias II, grand prêtre, petit fils de Simon, refusa de payer le tribut habituel du temple au Roi des Juifs. Mais Joseph, frère d'Onias, rétablit la situation en se faisant nommer, par Evergète, fermier des taxes en Palestine et en Syrie ; grâce à son adresse, les juifs alexandrins continuèrent à faire des affaires sans troubles ni molestations.

Evergète fut le dernier des bons Ptolémées. Son fils Ptolémée IV Philopator continua la tradition établie par la dynastie en faisant place nette autour de lui lors de son avènement. Il assassina sa mère et son frère et prit le titre de Philopator en compensation.

La guerre se ralluma en Syrie. Antiochus le Grand envahit la province, mais l'armée du Roi d'Égypte défit ses phalanges à Raphia, avec l'appui des juifs. La gratitude de Philopator se manifesta comme celle de son aïeul Philadelphie. Il se rendit à Jérusalem et dans le temple des Juifs offrit un sacrifice pour commémorer sa victoire et remercier le Dieu d'Israël. Mais, poussé par une grande curiosité ou peut-être une grande cupidité, il prétendit pénétrer dans le saint des saints du Haut Lieu. Les Juifs n'apprécièrent pas du tout cette intrusion et l'empêchèrent

d'y entrer avec des grandes manifestations de colère et d'indignation. Le Roi furieux, cruellement blessé, rentra en Egypte animé des plus noirs sentiments à l'endroit des juifs ; il se vengea sur ceux qu'il avait sous la main à Alexandrie. Leurs privilèges furent supprimés ainsi que leur droit de bourgeoisie et ils furent de ce fait ramenés au rang des égyptiens ; de plus en manière de punition, il ordonna qu'ils fussent tatoués d'une feuille de lierre au front en l'honneur de Bacchus. Il leur imposa aussi de sacrifier sur les autels des dieux grecs. On dit même qu'il en fit jeter aux éléphants.

Les citoyens israélites d'Alexandrie prirent très mal la chose ; ceux de Palestine y virent une marque d'hostilité. Les uns et les autres étaient d'autant plus touchés qu'ils avaient toujours été les champions de la dynastie des Lagides ; c'étaient eux qui avaient contenu les assauts du Roi de Syrie contre les murs de Jérusalem. Ils retirèrent donc leur amitié au Roi d'Egypte. Aussi, après l'avènement de Ptolémée Epiphane, lorsqu'Antiochus attaqua une fois de plus la Palestine, les juifs passèrent en bloc à l'ennemi sans combat. Cela coûta à l'Egypte la cuisante défaite de Banias et la perte de la province.

Ptolémée V Epiphane mourut en 182. Ptolémée VI Philometor n'avait que sept ans ; il fut proclamé Roi, sous la Régence de sa mère, et la paix dura jusqu'à la mort de celle-ci. Alors Antiochus Epiphane se jeta sur l'Egypte, captura son neveu Philometor et installa sa cour à Memphis. Pendant ce temps, le frère du Roi, autre Ptolémée, se proclamait Souverain d'Alexandrie et appelait Rome à son aide. Antiochus prit peur : la puissance romaine se faisait déjà fortement sentir en Orient ; il se retira donc, laissant Philometor en présence de son frère qui conservait sa couronne usurpée. Dans les querelles qui s'ensuivirent, Philometor fut assisté par deux généraux juifs qui avaient le commandement de l'armée. C'est sous le règne de Philometor que se place la fondation du temple d'Onias à Leontopolis et aussi un afflux important de réfugiés juifs venant de Palestine.

C'est qu'en se retirant d'Egypte, Antiochus n'avait pas abandonné l'idée d'y revenir ; il fit une nouvelle tentative deux ans plus tard. Mais cette fois les ambassadeurs de Rome furent catégoriques : l'Egypte était un domaine que Rome se réservait et Antocchius dut encore se retirer. Pendant ce temps les juifs de Palestine, saisissant l'occasion, se soulevaient contre lui, le croyant mort ou blessé. La fureur d'Antiochus se



manifesta brutalement : il prit Jérusalem (168 a. J. C.), massacra sa population, profana le temple et exerça un régime de rigueurs telles que beaucoup de Juifs fuirent en Egypte.

Avant ces événements les disputes allaient grand train dans la ville sainte. L'ambition poussa Ménélas et Jason à usurper le pouvoir du Grand Prêtre Onias III qu'on mit à mort. On déposa ensuite son fils Onias IV. Ce dernier jugea plus prudent de se rendre en Egypte continuer sa carrière de grand prêtre ; il y réussit admirablement. Rapidement Onias gagna les faveurs de Philometor et de la Reine Cléopâtre. Ce fut probablement lui qui avec Dosithée commanda les armées royales. La protection du prince permit à Onias de fonder le nouveau temple dans le nome d'Héliopolis, à Leontopolis. Philometor lui fit don d'un ancien temple d'Isis, en mauvais état il est vrai, mais entouré d'une bande de terre importante. Onias répara le temple construit autrefois par Ramses III ; il en conserva la décoration, fonda autour du temple une ville fortifiée et organisa le culte suivant le rite du sanctuaire de Jérusalem, avec un clergé, des lévites et un grand prêtre, lui même en l'occasion. Les juifs de Judée poussèrent les hauts cris et traitèrent Onias de schismatique, car, prétendaient-ils, on ne pouvait élever de temple que dans la cité sainte de David. Mais Onias était un homme de ressources : le pontificat de ses pères lui avait appris beaucoup de choses ; il triompha aisément de ses adversaires en alléguant une prophétie d'Isaïe (« dans ce jour s'élèvera un autel de Dieu en terre d'Egypte » ). Cela ne convainquit pas Jérusalem, mais parut un argument suffisant aux juifs d'Egypte. Ils avaient maintenant, avec une traduction des Ecritures, un temple et un grand prêtre, ainsi l'Egypte leur devenait une nouvelle patrie.

La bienveillance du Roi envers les Juifs se manifesta également au moment de la grande querelle des juifs et des samaritains. Choisi comme arbitre par les deux parties, il eut à décider si le grand temple aurait dû être construit sur le Mont Moriah ou sur le mont Garizim et à déterminer qui, parmi eux, avait altéré le texte du Deutéronome ; Philometor se prononça sagement pour les Juifs, ce qui était de bonne politique vu le nombre de ses sujets. Son zèle alla même jusqu'à ordonner l'exécution des deux avocats samaritains.

A ce moment la guerre faisait rage en Palestine. Le parti national avait soulevé le pays contre le Roi de Syrie, Antiochus Epiphane. Le chef du mouvement Mattatias, prêtre de Modin, conduisait la lutte aidé



de ses cinq fils, dont le troisième, Judas Macchabée, fut le plus remarquable. Ils défirent les armées d'Antiochus et libérèrent le pays. En 165 av. J.C. le grand temple fut purifié et un nouvel autel dédié au Seigneur. Deux ans après, Antiochus Epiphane mourut au cours de sa marche contre la Judée Libre. Cela marqua la fin de la puissance syrienne. La Palestine libérée, la gloire grandissante des Macchabées augmenta encore par la conquête de la Samarie. Aristobule prit le titre de Roi et annexa la Liturie à son royaume, tandis que son frère Alexandre Janée attaquait l'Égypte et s'emparait des cités de la côte phénicienne.

En Égypte, Philometor mourait en 145. Eupator neos son fils régna sous la tutelle de sa mère Cléopâtre II. Devant la menace grandissante d'Evergète II Physcon, frère de Philometor, alors roi de Cyrène, soutenu par Rome, la Régente s'appuya sur les juifs alexandrins qui avaient depuis les victoires des Macchabées, acquis dans la ville une influence considérable. C'est à ce moment que se place le rôle assez obscur joué par les deux généraux juifs Onias et Dossithée aux côtés de la Reine. Au cours de la querelle, Evergète revenu à Alexandrie sans combat, épousa la Reine, sa sœur, veuve de Philometor, après s'être réconcilié avec elle. Cela ne l'empêcha pas de faire assassiner Eupator neos, l'héritier légitime. D'ailleurs le règne d'Evergète Physcon fut une suite de crimes.

Ici se place un épisode des persécutions juives relaté par Joseph. Le Roi furieux de l'appui fourni par les juifs à Philometor et à sa femme Cléopâtre II, contre lui, les fit arrêter et jeter dans l'hippodrome ; il précipita alors sur eux 500 éléphants furieux, mais, selon Joseph, le Dieu d'Israël veillait sur son peuple : au moment où on lâcha les bêtes, celles-ci s'arrêtèrent, firent volte face et se ruèrent sur les troupes qu'elles broyèrent sous leurs pattes.

En 143, Evergète rompt avec sa femme Cléopâtre II et épouse sa nièce après l'avoir violée : c'est Cléopâtre III (Kokké). Elle lui donna un premier fils : Memphites. Mais, chassé d'Égypte par ses sujets, Evergète s'enfuit. Cléopâtre II régna alors seule, mais pas pour longtemps, puisqu'Evergète revient et c'est alors Cléopâtre II qui se réfugie en Syrie. A la mort d'Evergète, en 116, ils étaient de nouveau réconciliés. Toutefois, la couronne passa à Cléopâtre III, sa seconde femme, qui régna avec son fils Lathyre. Leurs querelles ensanglantèrent le règne; elles eurent pour champs de bataille la Syrie et la Palestine et leur histoire est une suite de crimes, de trahisons et d'odieux marchandages. La Reine fut soutenue

au cours de ces multiples aventures par les Juifs de Palestine, constitués en Etat indépendant et par les juifs d'Alexandrie ; les premiers n'étaient pas sans influence sur les seconds. D'autre part l'indépendance et les succès de leurs frères donnaient aux alexandrins un grand poids politique ; il est probable qu'ils en tirèrent profit. Le nombre important des juifs, la place qu'ils occupaient dans l'administration et l'armée firent que la Reine, comme Philometor, s'appuya beaucoup sur eux, et ils lui témoignèrent de la fidélité. Les deux généraux juifs qui commandaient ses armées en Syrie, Khelkias et Ananias, fils de Onias, furent les seuls à ne pas la trahir quand elle voulut chasser Lathyre de Chypre où il s'était réfugié. Après la mort de Khelkias sur le champ de bataille, c'est Ananias qui sauva la situation militaire à Ptolemaïs. C'est lui encore qui intervint, tant en son nom qu'en celui des juifs d'Alexandrie, au moment de la querelle de la Reine avec Janée ; les intérêts de la colonie juive d'Alexandrie pesaient lourd dans la balance. Cette influence, parfois moins spectaculaire, continuera longtemps à se faire sentir. Pourtant en 63, la prise de Jérusalem par Pompée et l'effondrement de la Palestine, leur porta un coup très dur. Le prestige juif baissa alors très vite ; l'éclat qu'il avait pris avec l'ascension rapide du Royaume de Judée et le rôle d'arbitre qu'il jouait dans les querelles égypto-syriennes, tomba. Privée de son soutien national, la colonie juive d'Alexandrie perdit la considération des tyrans et la foule donna libre cours à sa rancune née de la jalousie d'autrefois. En effet, les grecs avaient vivement ressenti l'intrusion de ces citoyens qui n'en étaient pas, dans les affaires politiques de l'Egypte. Ils n'avaient jamais pu considérer les juifs comme leurs égaux, ni accepter l'insolence et le mépris que ces gens avaient montré à l'égard de leurs dieux. En outre, leur statut politique était aux yeux des citoyens de la ville comme une atteinte à leur nationalité. Cette situation d'un état dans l'Etat, cette indépendance agressive de la colonie juive, finirent par exaspérer les autorités elles-mêmes. On leur retira leurs droits, leurs magistrats et leurs tribunaux. La masse du peuple s'en réjouit : l'antisémitisme était né. L'histoire de la colonie juive sous la domination romaine sera une suite de querelles et d'émeutes sanglantes au cours desquelles elle aura tantôt le dessus, tantôt le dessous, sur ses adversaires détestés, les grecs.

**b) Les Juifs sous la domination romaine.**

Quand Octave prit possession de l'Égypte, son premier souci, largement approuvé par tous, fut d'assurer la paix civile. Il installa près d'Alexandrie une garnison, assez loin pour ne pas éveiller les susceptibilités, mais assez près pour agir rapidement en cas de besoin. Il n'accorda aux juifs qu'une confiance réduite : en bon romain il se méfiait d'eux, les aventures palestiniennes étant encore présentes à sa mémoire. Il réduisit leurs privilèges, supprima leur conseil délibérant, mais prit le soin de réduire également les pouvoirs des autorités de la ville, établissant ainsi une sorte d'équilibre entre les juifs et les grecs. C'est à lui qu'on attribue, sans raison, la suppression du Sénat alexandrin. Les Romains étaient les maîtres et de ce fait les grecs se trouvaient dans la situation des autres étrangers peuplant la ville. Du temps des Ptolémées, les Macédoniens étaient chez eux et ne pouvaient pas officiellement prendre ombre des faveurs que le souverain accordait à une minorité étrangère. Par suite du changement de pouvoir, leur qualité de grecs les reléguait au même rang que les citoyens des autres communautés, la juive en particulier. C'est ce qu'Octave visait en réduisant les prérogatives de leurs autorités urbaines. En mettant les deux colonies sur le même plan, ou presque, il pensait, à tort d'ailleurs, que leurs activités se balanceraient. Le résultat de cette politique que Rome suivit pendant toute l'occupation, fut du point de vue des relations des deux communautés, désastreuse. Les grecs acceptèrent cet état de choses avec la plus grande mauvaise grâce et conçurent à l'égard des juifs une haine tenace. Ces derniers la leur rendirent bien et ce fut, depuis ce temps, un défilé continu d'ambassades qui se présentèrent devant les empereurs réclamant chacune l'extermination du parti adverse.

Octave avait pris la précaution de faire de l'Égypte, non pas une terre dépendant de Rome, mais un bien personnel dont il était le seul maître. Aucun sénateur, il le proclame bien haut, n'avait le droit de visiter ce nouveau domaine sans une autorisation préalable de César. L'organisation du pays sous sa forme absolutiste lui parut bonne et avec les rectifications administratives nécessaires, il continua la tradition établie. Le règne de Tibère ne changea rien au statu quo. Auguste cependant avait formé un conseil pour s'occuper des affaires juives d'Alexandrie suivant leurs lois. Germanicus fit, malgré le veto de son oncle Tibère, un voyage

en Egypte et semble avoir pris sur lui de conseiller au préfet Avilius Flaccus, de signer un décret interdisant le port d'armes aux habitants civils, sous peine de mort. Des perquisitions domiciliaires permirent de désarmer suffisamment la population turbulente de la ville. Cette précaution fut sage : Alexandrie, à l'encontre de l'Egypte pacifique et prospère, était une source constante de troubles.

Le règne de Caligula marqua dans les annales alexandrines, une longue période de désordres ; l'antisémitisme prit alors de vastes proportions. En 39 après J.C. Hérode Agrippa, favori et ami d'enfance de Caligula, arriva à Alexandrie. César avait restauré le pouvoir royal en Judée pour lui plaire. Hérode se rendait en Palestine pour prendre possession de ses Etats. Alexandrie le reçut avec des railleries et adopta à son égard une attitude insultante. Les usuriers de la ville, ses créanciers, n'étant jamais rentrés dans leurs avances, y mirent du leur. La population qui jugeait cette élévation scandaleuse, promena dans les rues de la ville, un idiot ceint d'une couronne de papier, allusion transparente au roi de Judée. Le scandale durait depuis quelque temps et prenait une telle extension que les grecs craignant la vengeance impériale, Hérode étant l'ami de Caligula, accusèrent les juifs d'avoir refusé de rendre à César les honneurs que celui-ci demandait. En effet, Caligula, s'étant fait dieu, avait imposé que sa statue fût présente dans tous les temples. Les Juifs d'Alexandrie s'étaient toujours dérobes à cette règle. Le gouverneur Avilius Flaccus se laissa sans doute persuader qu'il fallait sévir contre cet état de choses ; il fit arrêter et fouetter 38 anciens de la colonie juive pour complaire à son maître qui n'aimait pas les juifs, et aussi pour s'attirer l'amitié des grecs alexandrins. Ceux-ci assurés de l'impunité, saccagèrent les synagogues, quand ils y trouvèrent une résistance, afin d'y introduire de force les statues de l'empereur. La foule forte de l'exemple, pillait et incendia le quartier juif. Sur ces entrefaites, Flaccus crut bon d'ajouter à la bastonnade des anciens, la publication d'un décret supprimant purement et simplement les droits des juifs et faisant de ceux-ci des étrangers quelconques. Abandonnés par le pouvoir central, ils résistèrent du mieux qu'ils purent ; mais, désarmés, ils furent victimes de la populace qui, forte de l'appui du préfet, se livra aux pires excès. On les parqua dans un seul quartier, alors qu'en temps normal ils en occupaient deux, avec défense absolue d'en sortir, sous peine de mort. Chaque juif rencontré en dehors de ce camp de concentration était impitoyable.



ment massacré ; les magasins et les maisons furent pillés ; les navires juifs qui arrivaient dans le port, subissaient le même sort et leurs équipages étaient égorgés. Dans le nouveau ghetto, la population entassée, souffrait cruellement du manque de nourriture. Comme il n'y avait pas de place suffisante dans les maisons, beaucoup dormaient dans les rues et malgré la clémence du climat, faute de vivres et de toits, des milliers de personnes moururent.

Hérode, qui se trouvait encore là, devint naturellement l'avocat de ses co-religionnaires et fit son rapport à Rome. Caligula réagit aussitôt en rappelant Flaccus ; on dit même que celui-ci fut enlevé au cours d'un banquet et embarqué immédiatement sur un navire en partance pour l'Italie. Cela soulagea les juifs, mais les magistrats de la ville persistèrent à ne pas reconnaître leurs droits.

L'affaire se prolongea par l'envoi à Rome d'une ambassade des deux parties. La grecque avait pour chef Apion et la juive le philosophe Philon. Ce dernier a fait le récit des audiences de l'empereur qui se borna à se moquer des envoyés et ne jugea rien du tout. Les plaignants n'ayant abouti à rien rentrèrent à Alexandrie où les désordres continuèrent sans apaisement appréciable jusqu'à la fin du règne de Caligula. Alexandre Lysimaque, frère de Philon, alabarche des juifs, fut jeté en prison et n'en sortit qu'à l'avènement de Claude.

Avec cet avènement les querelles redoublèrent et les émeutes prirent une telle importance que l'empereur s'en émut. Les réclamations affluaient à Rome, la situation devenait inextricable. Les grecs envoyèrent à Claude une autre députation qui alla protester du loyalisme des alexandrins, promettre d'élever des statues et de fêter l'anniversaire du prince. Claude accepta ces hommages, sauf celui d'être mis au rang des dieux, confirma les droits des citoyens d'Alexandrie et se garda bien d'intervenir dans des querelles de race ; il conseilla même aux adversaires de cesser leurs luttes sanglantes et inutiles. Mais le conflit ne s'arrêta pas. Les grecs revinrent à la charge et déléguèrent cette fois à Rome les deux champions de la cause, Isidore et Lampon pour y porter leurs doléances. Toutefois les juifs avaient en Agrippa II roi de Chalcis, un défenseur efficace qui intervint auprès de Claude. Celui-ci réunit une véritable Cour d'Assises composée de 24 sénateurs et la cause juive triompha : ceux-ci furent réintégrés dans leurs droits et les deux messagers grecs exécutés. Alexandrie porta leur deuil et ils furent honorés comme des martyrs.



Les choses en restèrent là pour quelques temps. Les deux colonies co-habitérent en se manifestant mutuellement une rancune tenace : juifs et grecs avaient maintenant tant de motifs de se détester et tant de vengeances à assouvir, que la lutte n'attendait pour reprendre qu'une occasion. Elle se présenta bientôt, sous le règne de Néron. Celui-ci avait des projets de conquête du Soudan et de l'Abyssinie. La grande route commerciale des Indes par la Mer Rouge était menacée par la puissance grandissante des royaumes axoumites que Néron voulait réduire ; il pensait venir en personne surveiller les préparatifs de son expédition laquelle devait avoir l'Égypte comme plate-forme de départ. Il y avait déjà envoyé deux légions qui revenaient d'Arménie quand, brusquement, la révolte éclata en Judée. Cela arrêta les projets de Néron, et eut pour effet d'exciter les esprits déjà échauffés des habitants d'Alexandrie. Les troupes casernées dans le Delta se rendirent en Palestine, mais une garnison resta sur place. Les grecs alexandrins pensèrent qu'avec l'insurrection, le crédit des juifs devait baisser et que le moment serait opportun d'envoyer une nouvelle ambassade à Rome. De leur côté, les juifs enflammés par le patriotisme de leurs frères judéens, étaient disposés à prêter main-forte aux insurgés et à les aider à faire triompher la cause d'Israël. Le vieux rêve de l'empire messianique était alors bien vivant.

Dans cette atmosphère les querelles se rallumèrent : il y suffisait d'un incident qui se produisit en 66.

Les grecs s'étaient réunis en grande assemblée dans l'amphithéâtre de la ville pour désigner les membres d'une nouvelle délégation. Au cours de la séance, on découvrit dans la foule des juifs qui s'y étaient introduits clandestinement ; ils furent appréhendés et il y eut bagarre. Or, il se trouvait que le gouverneur de la ville, Tibérius Julius Alexander, quoique romain était juif de naissance ; ses coreligionnaires comptèrent probablement sur son appui ou tout au moins sur sa neutralité. Forte de cette conviction, la communauté tout entière se porta vers l'amphithéâtre ; ce fut alors une véritable émeute : les juifs lapidèrent les grecs et tentèrent d'incendier le local. Alexander qui avait pour consigne de maintenir l'ordre n'hésita pas et bien que cette fois les assaillants fussent des juifs, il lança sur eux la garnison. Ce fut un grand carnage, le quartier juif fut pillé et incendié, les habitants massacrés ; après le retrait de la troupe, les grecs continuèrent à pourchasser les juifs dans les ruines de leur quartier. Quand tout rentra dans l'ordre, 50.000 juifs avaient été massacrés (d'après Joseph). Ce chiffre est peut-être exagéré.

Il y a d'ailleurs une autre version de l'évènement. La révolte de Palestine avait incité les grecs alexandrins à se venger de leurs ennemis et ils auraient attaqué sauvagement les juifs avant la réunion de l'amphithéâtre. Celle-ci aurait eu pour objet, non de désigner une ambassade, mais bien de supplicier trois juifs qui avaient tenté de fuir la fureur de la foule. La colonie juive, alors indignée, se serait soulevée et aurait tenté d'incendier l'amphithéâtre, ce qui provoqua la répression par la troupe.

A la suite de ces infortunes et de la répression brutale de l'insurrection de Judée, la colonie juive avait un nouvel objet de haine : les Romains. Mais, affaiblie et lasse de querelles, elle ne réagit plus de quelques temps. Sous Vespasien, elle se rangea sagement du côté de l'ordre, lorsque les juifs de Judée, arrivés à la suite de la prise de Jérusalem, tentèrent de soulever leurs frères sous le prétexte fanatique qu'il fallait secouer le joug romain et ne reconnaître comme roi que celui d'Israël.

Toutefois la propagande de ces exaltés prit des proportions inquiétantes et ne demeura pas sans effet. Ils prirent des moyens drastiques et se servirent même de l'assassinat pour communiquer leur zèle à la population trop tiède. Ces crimes, et aussi le souvenir des massacres de 66, engagèrent les notables de la colonie juive à la plus grande prudence. Dans une grande assemblée publique, ils désavouèrent ouvertement les agissements des extrémistes et allèrent jusqu'à en livrer 600 aux romains. Les autres exaltés s'enfuirent en Thébàïde, où ils furent rapidement capturés et suppliciés. Vespasien alerté jugea que malgré le loyalisme de ses sujets juifs, il serait plus prudent de fermer le temple de Leontopolis pour éviter que l'Égypte ne devienne, après Jérusalem, un nouveau foyer de fanatisme. Lupus, le préfet d'alors, désaffecta le temple après en avoir retiré les objets du culte ; son successeur Paulinus, le détruisit entièrement en 75, c'est-à-dire 343 ans après sa fondation par Onias.

Toutefois, à Alexandrie les querelles continuèrent ; les empereurs continuèrent à recevoir les ambassades juives et grecques. Elles comparurent devant Trajan en 114. L'impératrice Plotine prit cette fois parti pour les juifs et Trajan adressa aux grecs d'Alexandrie de sévères reproches. Mais ceux-ci ne se tinrent pas pour battus : les brimades et exactions continuèrent de plus belle, tant et si bien qu'une réaction des juifs devait fatalement se produire. Exaspérés par les violences des alexandrins, indignés par l'exécution des chefs du mouvement palestinien et aussi par les mesures draconiennes de répression prises à l'égard de leurs coreligion-

naires, les juifs alexandrins se soulevèrent en masse en 115. L'insurrection gagna la Cyrénaïque et Chypre, où faute de garnisons suffisantes, les insurgés massacrèrent des milliers de grecs et de romains. En Cyrénaïque les insurgés eurent le dessus partout et ils répandirent la terreur durant des années. En Thébaïde le même fait se produisit et l'on dut recourir à des milices de paysans recrutées sur place pour tenir en échec et détruire les bandes juives. Cette véritable guérilla dura longtemps. A Alexandrie seulement la révolte échoua et ce furent une fois de plus, les grecs qui massacrèrent les juifs. Pourtant le moment avait été bien choisi. Trajan se trouvait occupé en Mesopotamie avec le gros de ses troupes et les rebelles n'avaient devant eux que des populations civiles désarmées. Trajan dut dépêcher un de ses meilleurs généraux pour réduire la révolte. Il n'y réussit qu'à grand peine et il semble que les troubles aient duré jusqu'à la fin du règne. Sous Hadrien, les disputes reprirent et avec elles les ambassades à Rome. Mais lors de la grande révolte de Bar Cocheba et de la deuxième guerre de Judée, les juifs d'Egypte ne bougèrent pas. Ils avaient épuisé leurs énergies dans les luttes inutiles et sanglantes du règne de Trajan.

Il semble qu'ici s'arrête l'histoire de la longue rivalité des colonies juive et grecque. A partir de ce moment, leur rôle politique diminue et l'on n'entend parler d'elles qu'incidemment.

### c) L'époque byzantine.

Dans Alexandrie chrétienne, les juifs, quoiqu'ils eussent entretenu les plus mauvais rapports avec les chrétiens dont ils semblent avoir été les victimes pendant la période agitée des patriarchats, ont perdu de leur importance.

La transformation profonde qu'amenait la nouvelle foi en Egypte, ne paraît pas avoir touché les privilèges des colonies israélites. On trouve pourtant dans une loi de Théodose I (390) une mention qui regarde les juifs, les obligeant à faire le transport du grain vers Constantinople et à fournir les bateaux nécessaires (ce qui était le devoir de tous les naviculaires). On sait quels soins apportaient les services administratifs de l'empire au transport des grains d'Egypte vers la métropole, avec quelle minutie les empereurs avaient organisé la collecte et l'acheminement du blé vers la capitale (*Annona civica*). Alexandrie et Byzance dépendaient

entièrement pour leur nourriture, des récoltes de la vallée du Nil ; ainsi s'explique-t-on que la perception et le transport du grain vers ces deux centres aient été l'objet d'une législation compliquée et rigoureuse. Les naviculaires alexandrins étaient chargés de conduire le grain jusqu'à Byzance. Ils étaient payés par l'Etat à raison d'un sou d'or par cent artabas et étaient tenus, sur réquisition des autorités, de fournir leurs vaisseaux. Ils partageaient avec le duc augustal, la responsabilité des accidents possibles et s'appliquaient à amener sans retard la flotte frumentaire à Constantinople.

Les armateurs juifs qui étaient nombreux, ne voulurent-ils pas se soumettre à la loi de réquisition ou trouvèrent-ils que le prix payé était insuffisant ? La chose est possible et c'est sans doute une raison de ce genre qui expliquerait la loi de Théodose les obligeant au transport de l'annone.

Plus tard nous avons une preuve des mauvais rapports que les juifs entretenaient avec les chrétiens qui, très rapidement à Alexandrie, devinrent plus fanatiques que les juifs eux-mêmes. Ils passèrent trois siècles entiers à se déchirer pour des questions religieuses.

En 415, dès son avènement, le patriarche Cyrille, fit usage de son autorité en ouvrant contre la colonie juive d'Alexandrie une véritable campagne de persécutions au mépris du pouvoir des autorités civiles. Le préfet augustal, Oreste, favorable aux juifs, avait fait bâtonner publiquement un agitateur antisémite ; mais cet homme était un admirateur du patriarche et ce dernier se fâcha. Il fit comparaître les notables de la colonie juive et leur fit les plus terribles menaces. Les juifs, irrités d'une telle attitude, se soulevèrent, cette fois contre les chrétiens et en massacrèrent un bon nombre. Cyrille répondit en lâchant sur les juifs la plèbe fanatique qui se rua sur les synagogues, les quartiers juifs, incendiant, pillant et massacrant tout ce qu'elle trouvait. Ensuite, sans se soucier le moins du monde des protestations du préfet, le patriarche chassa de la ville après l'avoir dépouillée, la communauté israélite tout entière qui s'élevait à une quarantaine de milliers d'âmes.

Les juifs revinrent peu à peu dans la ville, mais ils avaient perdu de leur importance et ne retrouvèrent plus leur grandeur passée.

Dans l'histoire du siècle suivant, nous ne trouvons pas mention de leur activité. Il est probable qu'à cause du désordre et des luttes religieuses, qui régnaient à l'état endémique dans la grande cité, ils se soient



retraités sur eux-mêmes et aient renoncé au rôle politique d'autrefois. D'autre part, les chrétiens avec leur intolérance et leur fanatisme étaient, semble-t-il, des adversaires autrement redoutables que les païens. Les patriarches d'Alexandrie détenaient en effet une puissance qu'aucun fonctionnaire byzantin ne pouvait espérer ; il y avait en outre le fait caractéristique que la paix régnait en Palestine : le patriotisme et la combativité du peuple juif étaient brisés depuis longtemps et cela avait sans doute influencé l'attitude des juifs alexandrins. A partir de ce moment il est visible que les juifs se sont souciés surtout de commerce et ont abandonné pour un temps le grand rêve de l'empire messianique.

#### d) La conquête arabe.

Ils étaient pourtant nombreux encore quand la ville capitula en 642 devant les soldats d'Amrou. Celui-ci put écrire à son maître le calife Omar, en lui décrivant les richesses, inouïes à ses yeux, qu'il venait de conquérir, que la cité comptait quarante mille juifs.

Avec la conquête arabe, le déclin d'Alexandrie commença et sa ruine s'acheva rapidement. La capitale de l'Egypte fut désormais Fostat et ensuite le Caire. Le centre du pays se déplaça et avec lui le commerce.

Il y eut de bonne heure au Caire des colonies juives florissantes et au douzième siècle nous y trouvons Maimonide, l'inspirateur du grand mouvement philosophique juif du treizième siècle, accueilli et respecté par les Arabes.

Ainsi s'acheva avec l'histoire ancienne d'Alexandrie, l'histoire de la colonie juive de cette ville : née avec elle, elle expira de même.

L'activité de ces israélites de l'antiquité, dont l'importance fut si grande et qui furent intimement liés à la vie de la grande ville, ajouta à son lustre. Leurs écrivains et leurs philosophes y occupèrent une place de choix ; pendant longtemps, leurs marchands eurent entre leurs mains une grande partie du commerce des grains et possédèrent des flottes qui parcouraient la Méditerranée et les grandes routes maritimes de l'époque. Hellénisés comme ils le furent, ils ne cessèrent jamais cependant d'être juifs. Il n'y eut point d'assimilation véritable et tout le long de leur histoire, on retrouve ce caractère séparatiste, ce sentiment d'appartenir à une race supérieure, élue de Dieu, qui leur a valu tant d'aventures et a suscité à leur égard tant de persécutions.



En somme, depuis la fondation d'Alexandrie par Alexandre le Grand, nous trouvons une colonie juive nombreuse ; le conquérant avait protégé et encouragé les juifs à s'établir dans sa nouvelle ville. La politique de ses successeurs fut la même : les Ptolémées, à quelques exceptions près, continuèrent à les protéger, et si certains sévirent contre eux, ce ne fut que d'un point de vue politique, car leur importance et leur solidarité leur donnaient l'allure d'un parti qui tout au long de l'histoire des Rois, soutiendra ou marchera contre la dynastie.

A l'époque romaine, par suite de l'installation d'un nouveau maître et aussi en raison des événements de Palestine, la situation de la colonie juive change. L'importance prise par elle au deuxième siècle provoque chez les grecs des réactions violentes. Sous la règle romaine, cette rivalité s'accroît ; les grecs ne sont plus les maîtres de la ville et du pays ; ils vont supporter avec difficulté de se voir traiter sur un pied d'égalité avec les juifs qui sont et demeurent à leurs yeux des étrangers. Et quand Rome joue le rôle d'arbitre et quelques fois favorise les juifs (Auguste et Tibère) il est normal que les grecs se sentent lésés. Pour les grecs manifester contre les juifs, c'était manifester contre Rome. Il est possible également que les juifs aient donné par leur isolement un sentiment d'insécurité. On soupçonnait facilement des espions chez des individus qui se dissimulaient sous un manteau hellénique, ne parlaient entr'eux que le grec, avaient toute une littérature en cette langue et n'étudiaient leurs livres saints que dans la version des Septante ; même leurs noms bien souvent prêtaient à erreur. Ces derniers d'ailleurs, faisaient tout pour s'isoler des autres habitants ; ils manifestaient imprudemment un grand mépris pour leurs voisins et les divinités locales. Ils proclamaient que leur culte et leur race étaient d'essence supérieure et que l'avenir verrait le triomphe de Judas et la domination du peuple élu sur le monde. D'autre part, les événements de Palestine, les révoltes continuelles pour la libération d'Israël eurent régulièrement leur contre-coup à Alexandrie ; les juifs alexandrins, aussi hellénisés qu'ils fussent, se sentaient les frères des judéens et nourrissaient en terre étrangère, les mêmes sentiments.

Le rôle politique qu'ils jouèrent dès le début a certainement dû avoir une influence sur le sentiment d'inimitié qui grandit chez leurs voisins. Il semble cependant que ce ne soit pas là la raison profonde des luttes qui ont ensanglanté la ville, mais bien la différence des cultes et surtout cet isolement orgueilleux où les juifs se cantonnèrent. Il est également

à noter que leur colonie, bien que florissante, est incomparablement moins riche que la fastueuse société grecque. Au temps de Philon, bien qu'il y eut un million de juifs en Egypte, il ne semble pas qu'ils aient particulièrement amassé des richesses.

### LA SOCIÉTÉ.

La libéralité des Lagides avait dès le commencement garanti aux juifs la liberté religieuse et une véritable autonomie. Ils avaient un chef, l'Ethnarque, des magistrats, les archontes, un conseil d'administration, le grand sanhédrin et d'autres tribunaux appliquant la loi mosaïque ; ils étaient donc, comme on le voit, presque entièrement indépendants. Ils n'étaient pourtant pas tout à fait des citoyens car ils ne se faisaient pas inscrire sur les listes des tribus et des dèmes mais seulement sur les listes des quartiers, et cela pour des raisons religieuses. En effet, il était contraire à leurs principes d'adorer le dieu ou le héros patronymique de la tribu. Quand, plus tard, celle-ci prit un nom exaltant l'idée impériale, cela ne provoqua aucun changement dans l'attitude des juifs. Ils montrèrent la même répugnance à l'usage qui voulait que les statues de l'empereur fussent placées dans les temples ; leurs synagogues en furent toujours dépourvues. On a vu comment, sous Caligula, cette abstention fut le prétexte invoqué par les grecs pour justifier leur agression de l'an 39.

Du point de vue religieux, nous avons vu comment le grand prêtre Onias IV, fugitif de Jérusalem, avait fondé le temple de Leontopolis, avec l'assentiment de Philometor, comment il avait constitué un clergé actif et dans quelle mesure, en dépit des protestations de Jérusalem, il s'était affirmé en Egypte.

Les juifs d'Egypte eurent de bonne heure un texte des Ecritures en grec, connu sous le nom de traduction des Septante. Ainsi, en possession des textes sacrés devenus intelligibles pour eux, d'un grand prêtre et d'un clergé indépendants, ils établirent de nombreuses synagogues dans les centres où ils habitaient. Dotés de toutes les libertés sociales, administrés par leurs magistrats, et pourvus de tribunaux particuliers, les juifs et particulièrement ceux d'Alexandrie, constituaient pratiquement un état dans l'Etat.

Dans la société, ils occupaient à tous les étages une place importante par leur nombre et aussi par les charges qu'ils assumaient.

Les artisans étaient groupés en corporations, leur clientèle semble avoir été juive et étrangère. De Jérusalem on s'adresse aux artisans d'Alexandrie pour l'exécution des œuvres d'art.

Les fonctionnaires juifs sont nombreux ; on les trouve dans l'administration de tout le pays, en particulier dans les douanes ; c'est particulièrement entre leurs mains que se trouve la ferme et la recette de celle-ci. Ils sont également chargés de ces mêmes fonctions sur la côte de la Mer Rouge. Après leur conquête, les Romains ne changèrent pas cette pratique. D'autres postes administratifs leur étaient aussi dévolus, puisque Claude, à l'issue de la querelle où les juifs avaient eu gain de cause, leur rappelle dans sa lettre qu'ils sont malgré tout des étrangers et leur conseille plus de réserve dans les compétitions auxquelles donnaient lieu les charges de gymnasiarque et de cosmète (Chapot).

Les généraux juifs s'illustrèrent dans l'armée et servirent brillamment la dynastie ; Onias et Dosithée commandèrent l'armée de Philometor ; ils avaient la confiance du prince et furent comblés d'honneurs après avoir conduit la lutte contre Ptolémée Physcon. Nous avons également constaté le rôle important joué par les deux généraux juifs Helkias et Ananias, au cours de la guerre que mena Cléopâtre III contre son fils Lathyre et comment Ananias intervint au moment où la Reine était sur le point de se brouiller avec Janée. Il est probable que l'armée comptait des mercenaires juifs comme au temps des Pharaons.

Les commerçants devaient constituer la plus grande partie de la société dans une ville comme Alexandrie, dont la population vivait du transit des marchandises de l'Orient. Les métiers d'intermédiaire, de courtier, de revendeur devaient convenir particulièrement aux israélites dont le goût des échanges était développé. Dans la ville grecque on faisait aussi des affaires, on spéculait sur les prix, on affichait sa fortune ; trop souvent, comme de nos jours, les alexandrins menaient un train de vie au-dessus de leurs moyens. L'homme riche avait une femme belle et couverte de bijoux, une villa luxueuse au bord de la mer et de beaux équipages.

Il est très probable que les Juifs aient occupé une place de choix dans cette société brillante aux fortunes rapides, mais souvent éphémères. La protection de la cour et plus tard l'amitié des Césars ont dû favoriser cette position. On n'a pourtant pas de preuves que la société juive ait jamais été très riche, sauf quelques rares exceptions, comme dans le cas

de Tiberius Julius Alexander. On ne trouve pas mention dans les textes de juifs opulents bien que l'on sache que beaucoup étaient armateurs et possédaient des navires faisant le trafic en Méditerranée ; en effet Joseph mentionne les sévices dont furent victimes les bateaux et les équipages juifs au cours des troubles de 39. Et plus tard, l'édit de Théodose, en 390, les forçant à transporter le blé d'Alexandrie à Byzance sur leurs propres bateaux, montre clairement qu'ils possédaient au moins une partie de la flotte.

De toutes manières il est évident que, par son nombre et son activité, la colonie juive a joué un grand rôle dans le développement phénoménal du commerce alexandrin. Toutes les marchandises de l'Orient dont le volume était considérable passaient par le port. Les travaux des Lagides et des Romains avaient réussi à canaliser vers ce centre toutes les importations de l'Est. Les soies, les épices, les pierres précieuses des Indes et de la Chine s'entreposaient à Ceylan; de là elles gagnaient la Mer Rouge par Aden que les Romains occupaient. Les pistes du désert ou le canal d'Arsinoe reliaient le Nil aux ports fortifiés de la Mer Rouge, conduisaient ce flot vers Alexandrie d'où se faisait la distribution vers Rome et la Méditerranée. Cela sans compter le transport et l'expédition du blé égyptien destiné à nourrir Rome et plus tard Byzance.

Il est naturel qu'un tel centre d'échanges ait attiré les juifs de Judée que les collines arides de leur pays ne pouvait nourrir. Ils apportèrent avec eux ce sens aigu du négoce qui est un des traits de leur race et occupèrent une place de choix dans l'extension du commerce de la ville.

### ACTIVITÉS INTELLECTUELLES

Dès sa fondation, Alexandrie devient rapidement le grand centre commercial du monde, mais c'est aussi la capitale de l'esprit et de la culture. Tant Alexandre que ses successeurs, encouragèrent du mieux qu'ils purent le développement des lettres et des arts, en attirant dans la ville une foule de savants et d'artistes de tous les coins du monde grec. Tout ce que la Grèce et la Méditerranée comptait de philosophes et de penseurs fut attiré par les avantages multiples que présentait la ville : protection du prince, existence d'une bibliothèque et d'une académie construites et constamment enrichies, etc.

Les caractères de la littératures et de la philosophie alexandrines sont assez particuliers. La force créatrice des siècles passés est très affai-



blie et comme dans toutes les périodes de décadence, les écrivains se souviennent plus de la forme que du fond ; ils ont plus de confiance dans leur érudition que dans leur imagination, d'où une floraison d'œuvres très savantes mais sans originalité profonde. Le grand patrimoine du passé est recueilli, admiré et commenté et le souci des modernes se borne à donner à ces œuvres admirables une forme nouvelle.

Le monde antique des derniers siècles avant Jésus Christ, nourri des grandes idées de Platon, les avait suivies avec enthousiasme, mais n'avait pas trouvé la règle pouvant résoudre les problèmes de la vie et de l'âme. En religion, le scepticisme régnait : la civilisation subissait une crise morale.

C'est dans cet état d'esprit qu'Alexandrie naquit et se développa. Sa situation géographique et sa prospérité en firent de bonne heure le point de contact entre deux mondes qui, jusqu'alors, avaient été distants : l'Orient et l'Occident. Dans les murs accueillants de la ville, vivait une population nombreuse et très mélangée ; ces éléments disparates devaient à la suite de contacts continus s'influencer mutuellement. La tolérance religieuse, un des traits les plus nobles de la civilisation antique, favorisait l'interpénétration des idées. Alexandre n'avait pas hésité à rendre hommage aux dieux locaux et avait admis dans le panthéon grec les divinités du Nil ; il créa même ce dieu mixte qu'est Serapis. Cela n'est pas seulement une initiative particulière du conquérant, mais une attitude normale et habituelle de la société antique.

Cette juxtaposition de philosophies et de cultes divers que nulle rivalité ni fanatisme ne séparaient, constituait un terrain d'élection pour la naissance et le développement d'idées et de théories nouvelles. L'érudition et la logique grecque se trouvèrent ainsi en contact direct avec le mysticisme oriental et c'est de ce fait capital que découleront les morales nouvelles. Les écoles philosophiques qui vont fleurir à Alexandrie et prépareront le terrain du christianisme, chercheront, les unes à incorporer l'élément mystique à la logique grecque, comme dans le cas des néoplatoniciens, les autres à donner au mysticisme existant une forme et une allure logique suivant les règles de la dialectique hellénique ; c'est ce que tenta Philon.

La communauté juive d'Alexandrie fait partie intégrante de la ville ; ses classes dirigeantes sont intelligentes et cultivées, de ce fait ses réactions en face du puissant hellénisme qui a conquis le monde, présentent un



intérêt particulier. Pour les déterminer et en comprendre l'esprit il importe de considérer la situation sociale de cette communauté, sa position intellectuelle et religieuse.

Les juifs, protégés par les souverains et jouissant des privilèges qui leur ont été accordés, sont cependant attaqués par la foule, encouragée par des polémistes. Les juifs ne sont pas populaires ; ils sont l'objet de la malveillance générale qui s'exerce sur eux sous forme d'émeutes et de pamphlets. Les ouvrages de Manethon, d'Apollonius de Rhodes, de Lysimaque et surtout du grammairien Apion, contiennent tous des attaques violentes contre les juifs et la foi mosaïque. On les accusait d'être des étrangers ayant usurpé leurs droits, on ridiculisait leurs pratiques religieuses et les chapitres principaux de la Bible. On prétendait qu'ils appartenaient à un peuple sans histoire et qui n'avait jamais rien fait pour l'humanité dans aucun domaine. On insinuait aussi qu'ils se livraient à toutes sortes de pratiques secrètes et infamantes au cours de leurs cultes. Certaines, disait-on, comportaient des sacrifices humains, aussi bien dans la Diaspora que dans le temple de Jérusalem.

Cette animosité avait son origine dans l'isolement dédaigneux où les juifs s'étaient réfugiés et aussi dans le fait qu'ils avaient toujours refusé de reconnaître et d'adorer les divinités locales. On leur aurait volontiers accordé le droit de conserver leur culte, à condition d'y adjoindre celui que pratiquait la ville. Cette prétention de résister aux règles établies dans toutes les cités du monde, avait quelque chose d'inadmissible pour les grecs : ils ne pouvaient admettre qu'on fût citoyen d'une ville sans en reconnaître les dieux. La fidélité au monothéisme leur semblait une trahison envers la patrie et un acte d'impiété.

Par sa religion et son caractère, la colonie juive se trouvait donc à part dans la société et constamment en butte aux attaques de ses voisins. Les juifs étaient cependant dans une ville grecque et sous l'influence profonde de la culture du temps. L'élite de la société juive connaissait et admirait les grandes œuvres du passé et pratiquait les philosophes et les poètes. Depuis leur établissement en Egypte et par suite de l'éloignement de leur pays d'origine les juifs avaient perdu l'usage de leur langue ; de bonne heure ils ne parlèrent plus que le grec, langue de la seule littérature qu'ils pouvaient goûter et admirer. Malgré leur attitude, il leur était donc impossible d'échapper à l'influence de cette civilisation à laquelle ils étaient plus ou moins forcés d'appartenir. Plongés dans l'am-

bianche hellénique et en même temps isolés par leur religion, leurs activités littéraires prirent de suite le ton de l'apologie. D'autre part la nécessité de répondre à leurs ennemis, va les inciter à développer leurs lettres pour la défense et l'illustration du judaïsme. Ce sera leur arme de riposte.

Cette attitude dictée par la lutte contre les hommes et les idées donnera lieu à une double expression littéraire. La première sera un effort pour défendre le judaïsme contre l'envahissement de la culture grecque; la seconde, une réponse aux attaques dont il est l'objet de toutes parts, celle-ci étant le complément de la première. Plus l'honneur et la dignité du judaïsme étaient vengés et proclamés, plus il devenait facile pour les juifs de maintenir le judaïsme vivant parmi eux. Ainsi dans une grande quantité d'ouvrages, ils proclamèrent la grandeur et la pureté de leur foi, s'efforçant de prouver qu'en elle se trouvaient comprises les idées des philosophes grecs. Ils démontrèrent que la nation juive remontait à une très haute antiquité et que ses grands hommes avaient instruit les autres peuples. Passant de la défense à l'attaque, les écrivains juifs flétrirent par tous les moyens le paganisme.

Ces ouvrages montrent deux caractères bien distincts; l'un est un essai d'ajustement du judaïsme à l'hellénisme, l'autre une apologie du judaïsme. Ces caractères sont communs à toutes les œuvres juives du temps. La théologie et l'exégèse de la Bible, aussi bien que le domaine philosophique et historique ont les mêmes tendances. Ceci fut le principe; quant aux moyens employés pour illustrer ces deux tendances ils ne furent pas toujours d'une parfaite correction. L'interpolation et la falsification furent largement employées au service de cette propagande.

Par suite de ces caractères, la production littéraire juive s'adresse non seulement aux juifs eux-mêmes, mais aussi à la société alexandrine tout entière, société qui est devenue le centre intellectuel du monde. Cette production littéraire met en circulation des vues nouvelles pour les occidentaux, en religion, en philosophie et en histoire; elle propage les principes fondamentaux du judaïsme, l'unité de Dieu, la foi dans une justice supérieure et ainsi elle prépare le terrain, chez les païens, à l'avènement du christianisme.

#### **a) Littérature religieuse.**

Les activités littéraires commencent par la traduction de la Bible dont nous avons déjà parlé. Celle-ci s'imposait aux juifs de la ville.

Dans ce même domaine, il faut rattacher à la Bible toute une série d'ouvrages qui lui furent incorporés et qui, eux, sont purement alexandrins. Ils poursuivent tous le même but : l'exaltation de la race et de la religion juives, et montrent également l'influence incontestable de la philosophie grecque. Comme le canon biblique des juifs grecs ne fut pas fixé aussi tôt qu'en Palestine, cela leur permit d'enrichir la Bible de toute une série d'écrits nouveaux, telles les additions au livre d'Esther, d'Ezra, de Daniel (entr'autres l'histoire de Suzanne et celle de Bel et du Dragon). Des livres entièrement nouveaux, écrits entièrement en grec, comme le livre de Baruch, l'épître de Jérémie (1ère moitié du premier siècle) véritable réquisitoire contre les païens. Ceci date de l'époque où les juifs, non seulement se défendent, mais commencent à s'attaquer à la religion de leurs voisins. La « Sagesse de Salomon » également composée à Alexandrie, appartient à cette catégorie d'œuvres pseudo-épigraphiques, dont l'auteur, pour donner une plus grande autorité à son livre, se sert d'un nom célèbre. Prêtée à Salomon, la matière écrite gagnait un poids et une circulation que l'auteur véritable ne pouvait espérer. Cet ouvrage qui ressemble beaucoup à la « Sagesse de Jésus, fils de Sirach » est le produit d'une époque plus récente que le précédent et plus saturé d'hellénisme. C'est un des premiers essais d'accorder la pensée grecque et l'esprit juif. Le livre traite de la sagesse, fille de Dieu et s'élève contre la folie des athées et des idolâtres. On y prêche également la récompense des bons et la punition des mauvais dans la vie future.

Dans le livre IV des Macchabées, l'auteur exploite le martyre d'Eliezer pour démontrer que la raison au service de la piété, est la règle qui doit guider les hommes, les aider à surmonter leurs passions. Ici la tentative de combiner le stoïcisme au mysticisme est flagrante. Mettre la raison au service de la piété, c'est bien là le souci alexandrin, c'est-à-dire établir une relation entre la philosophie et la religion ; fortifier cette dernière avec la claire logique grecque, voilà le but vers lequel travaillent toutes les écoles de la ville.

La protection toute puissante que le Dieu d'Israël accorde à son peuple est illustrée dans le troisième livre des Macchabées où est raconté l'épisode du stade : Ptolémée IV livrant les juifs aux éléphants dans sa fureur d'avoir été jeté hors du temple de Jérusalem par la main de Dieu. Cette histoire est une légende et c'est probablement sur elle qu'est basée

la relation de Joseph (contre Apion II-V) qui la place sous Ptolémée VII. Quoi qu'il en soit l'histoire est destinée à exalter la foi dans le cœur de ses adeptes et à les encourager à lutter contre leurs ennemis.

Au point de vue qui nous occupe, une autre série d'ouvrages est hautement significative des aspirations juives dans le monde grec, par le fond et par la forme. Ce sont les apocalypses. Ces livres appartiennent au genre pseudo-épigraphique, c'est-à-dire que, suivant la mode du moment, leur contenu est attribué à un personnage célèbre ou à un héros. L'auteur prétend écrire ce qui lui fut révélé directement ou indirectement au cours d'une extase ou par un ange messager de dieu. Cette révélation est traduite en un style oraculaire. Le thème général de ces révélations est le sort du peuple élu.

Les juifs commençaient à se demander avec quelque inquiétude pourquoi le peuple de Dieu, sur lequel ce dernier devait étendre sa toute puissante protection, se trouvait depuis si longtemps opprimé et en proie à tant de souffrances, alors que les païens méprisables, avaient entre leurs mains l'empire du monde. Pour parer à ce découragement, les apocalypses reprennent le thème du messie et des prophètes en lui donnant une importance nouvelle. La venue du Messie sera maintenant accompagnée d'un bouleversement mondial, sa nature surhumaine lui confèrera le pouvoir de châtier et de détruire les infidèles en les jugeant devant le tribunal de Dieu. Il ouvrira ainsi une ère nouvelle, celle de l'empire de Juda, récompensé enfin de ses luttes et de sa foi. Ainsi l'ancienne prophétie se trouvait embellie et dotée d'une force nouvelle ; elle satisfaisait à la fois ce besoin de vengeance et de justice que les juifs éprouvaient contre les nations impies (c'est de ce sentiment que naquit l'idée du jugement dernier). Mais dans la suite, le caractère surnaturel de ce messie, la promesse d'une ère nouvelle, la foi dans le jugement de tous les hommes, s'altérèrent par suite d'un mysticisme nouveau. Les temps meilleurs promis à tout le peuple par les prophètes furent progressivement interprétés comme la récompense des justes, des élus. Le courant mystique s'accusant et se spiritualisant à l'extrême abandonna entièrement les éléments matériels et nationaux de la prophétie et la récompense suprême se trouva être le bonheur éternel dans le royaume de Dieu. Ainsi s'explique ce curieux phénomène d'un mouvement dont le but était la solution d'un problème national et qui finit par rejeter tout nationalisme.



Le Livre d'Enoch, celui des Jubilées, le testament des douzes patriarches, les psaumes de Salomon, l'Assomption de Moïse, le livre d'Adam et Eve, etc. et enfin les oracles sybillins constituent cette littérature spéciale dans laquelle, le passé, le présent et le futur de la nation sont expliqués et où des promesses sont faites à Israël pour le dédommager des souffrances de ce monde.

**(b) Les oracles sybillins.**

Parmi tous ces ouvrages, il convient de faire une place à part aux oracles sybillins ; ils constituent le type même de cette littérature pseudo-épigraphique. Il est étonnant de voir intervenir les sybilles, personnages païens, dans des ouvrages foncièrement juifs. C'est là un phénomène intéressant qui est proprement alexandrin et le produit d'une colonie juive très au courant de la littérature grecque. Ici, non seulement on fait usage du pseudonymat, comme dans les apocalypses d'origine palestinienne, mais encore on ne s'adresse plus à des co-religionnaires sous le couvert de noms célèbres : on prétend parler aux païens sous le masque de personnages appartenant à la tradition grecque elle-même.

Les oracles sybillins d'origine grecque étaient des recueils contenant les prophéties des sybilles, personnages légendaires, dont le nombre a varié souvent. Ces oracles furent de tous temps tenus en grand honneur dans la société grecque et romaine. La légende de l'existence d'une sybille ou de plusieurs était courante et très ancienne. Leurs prophéties auraient été apportées au Roi Tarquin Priscus (616-578) à Rome et déposées dans le temple.

Le caractère apocalyptique et pessimiste de ces vers cadrerait admirablement avec l'esprit juif. Ce véhicule fut donc adopté, délibérément falsifié de bout en bout, dans le but de propager les idées juives, tant et si bien que sur 4.200 vers, il n'en reste pas un seul d'original. Des 12 livres les 3, 4 et 5 sont entièrement juifs, les autres sont chrétiens. L'enthousiasme et le fanatisme du christianisme naissant, à l'exemple des juifs, usa des mêmes moyens pour répandre et affirmer la foi nouvelle. On ajouta et retrancha tout ce qui était utile pour annoncer la venue du Christ et les nouvelles doctrines.

La lecture commençant à être un besoin plus généralement senti, le goût du merveilleux joint à l'absence de toute critique littéraire, permettait une industrie qu'aucun principe moral ne condamnait encore. A côté d'Enoch et d'Ezra, nous trouvons Orphée et Pythagore qui prêtent leurs noms à de nombreuses publications, souvent extravagantes, destinées à satisfaire la curiosité d'une société avide de nouveautés.

Le livre III (140-150 av. J.C.) en hexamètres, imputé à la sybille érythréenne, adresse aux païens la solennelle exhortation de n'adorer qu'un seul dieu. Partant de la dispersion des hommes hors de la Tour de Babel, l'auteur explique la succession des empires grec, romain et autres, leur destruction et la punition de leur idolatrie qui sera consommée avec la venue du Messie et le règne du peuple élu sur le monde. Le livre 4 se présente comme une véritable diatribe contre le paganisme et un appel au repentir adressé à toutes les nations d'Europe et d'Asie. Des menaces terribles leur sont faites prédisant leur destruction par le fer et par le feu et le jugement des coupables par un dieu impitoyable. Ces ouvrages se placent vers 140 av. J.C. pour le livre 3, 130 et 80 av. J.C. pour les livres 4 et 5. Ces oracles sont tous composés en bons hexamètres grecs et constituent la plus violente attaque des juifs contre le paganisme. Ils furent écrits spécialement pour la société du temps et prêtés aux sybilles dans le but de donner à ces attaques un plus grand prestige et une plus grande circulation. Malgré les efforts des néo-platoniciens, qui se défendirent en donnant des recueils authentiques des prophéties sybillines, rien n'est resté des textes originaux.

On a pu remarquer au cours de cette revue rapide de cette littérature religieuse, que la préoccupation des auteurs a été de préserver la pureté du judaïsme d'une part, et d'autre part de puiser dans la littérature grecque des idées pouvant rendre ce judaïsme plus convaincant, plus séduisant, plus moderne. Ce souci donna naissance à toute une école d'exégètes qui poussèrent leurs efforts plus loin encore. En effet, plus les juifs de la Diaspora s'hellénisaient, plus ils ressentaient le besoin de concilier leur culture et leur foi. Comme la Bible et en particulier le Pentateuque était le centre de leur religion, ce fut sur lui que se portèrent les efforts des exégètes. Le plus remarquable fut le philosophe Philon dont la méthode semble être l'aboutissement des essais tentés avant lui.

### c) L'exégèse - Philon.

Le caractère principal de cette exégèse est l'emploi constant de l'allégorie. Cet usage n'est pas une nouveauté et ne fut pas limité à la littérature ou la théologie juive. Pendant des siècles, les juifs, les chrétiens, les syriens, les grecs l'emploieront. Ils chercheront par ce moyen le sens secret des textes sacrés. Les mots écrits seront le symbole d'une pensée profonde qu'on pourra interpréter. Le motif d'une telle méthode fut le désir d'harmoniser les Ecritures avec les idées courantes ; les juifs l'employèrent également comme moyen de défense de leur foi. Leurs ennemis se servaient de la lettre de la Bible pour établir leurs attaques. On se soucia donc d'interpréter les passages d'une manière allégorique pour démontrer qu'ils contenaient une signification secrète plus haute et plus noble que la simple explication littérale des mots. Mais, d'abord et surtout, l'exégèse correspondait à un besoin philosophique des interprètes eux-mêmes qui, tout en tenant les Ecritures en grand respect, étaient cependant saturés de la mode philosophique du moment. Ce fut surtout le cas des juifs alexandrins et de Philon. De telles interprétations étaient surtout utilisées quand il était question du caractère de la divinité, quand la Bible décrivait Dieu ou ses actions d'une manière incompatible avec la conception logique de la philosophie. Ainsi dans la Genèse (III-8-II) il est dit qu'Adam et Eve se cachèrent de Dieu et celui-ci demanda à Adam : « où es-tu ? ». Philon donna à ce passage un tour symbolique. Pour lui Adam n'est pas le premier homme, c'est le pécheur qui ne veut pas écouter la voix de la raison. Ce qui obligea Philon à donner à ce passage un tel sens est la difficulté où il se trouvait de le considérer d'une manière logique; en effet comment pourrait-on admettre qu'Adam et Eve aient pu se cacher de Dieu, de Celui qui voit tout ? Pour Philon, Adam et Eve représentent le principe mâle et femelle dans les espèces humaines et le serpent, le mal et les passions. Il appliquera cette même façon à la loi mosaïque et essaiera d'en montrer le caractère éthique et spirituel. Pour cela il cherchera dans chacune des lois une signification logique ou une raison morale destinée à élever l'homme au-dessus de lui-même. Ainsi, à propos des préceptes diététiques, il prétend qu'ils ne sont en aucun cas un moyen pour les juifs de se distinguer des autres, comme on le leur reprochait, mais au contraire une possibilité pour l'individu de contrôler ses appétits. En expliquant le sabbath et le devoir qu'ont tous les fidèles de cesser tout travail ce jour-là, il

s'attache à démontrer que les juifs aiment le travail, répondant ainsi aux auteurs païens qui les accusaient de le mépriser. Selon lui le sabbath est un jour dédié à l'étude et à l'ennoblissement de l'esprit.

Présentée sous ce jour-là, la foi judaïque parut aux païens une religion très spiritualisée ce qui expliquerait le grand mouvement de conversions qui prit place à Rome et à Alexandrie au cours du premier siècle.

#### **d) Histoire, poésie et philosophie.**

Les deux tendances caractérisant la littérature judéo-hellénistique, à savoir : l'harmonisation du judaïsme et de la culture grecque d'une part, et l'apologie de celui-ci d'autre part, sont particulièrement mis en évidence dans la littérature historique et philosophique.

Un des nombreux griefs qu'on faisait aux juifs, était celui d'être un peuple sans culture puisqu'il ne possédait aucune littérature digne de ce nom. Pour répondre à ces arguments, les écrivains juifs entreprirent des compilations dans le but de répandre et d'illustrer l'histoire de leur peuple et mettre ainsi en lumière les hauts faits du passé. Les auteurs de ces différents essais historiques sont des gens assez obscurs dont les mieux connus sont Demetrius, Eupolemus et Artapan. Les deux premiers ont établi la chronologie des rois de Judée avec des éléments saillants de leur histoire. Artapan, dans son livre « sur les juifs » leur attribue l'invention de l'alphabet, de la navigation, de l'architecture et de l'art militaire et même l'institution de la religion égyptienne.

Toute cette littérature est extrêmement apologétique et un large usage est fait de la falsification pseudo-épigraphique : Abraham, Joseph et Moïse y deviennent les instructeurs des égyptiens et les fondateurs de leur civilisation.

Une autre catégorie d'historiens s'attache, toujours dans le but de montrer au monde la grandeur d'Israël, à des périodes historiques plus récentes. A ce groupe appartient l'œuvre de Jason de Cyrène sur les guerres macchabéennes, celle d'Hécatee d'Abdère qui traite surtout des relations des juifs avec Alexandre et Ptolémée Lagos (Hécatee est un nom d'emprunt) : l'œuvre est entièrement de la main d'un juif d'Alexandrie. La fameuse lettre d'Aristé appartient au même groupe et comme le pseudo-Hécatee, celui-ci met en lumière l'excellence de la culture juive.

Le seul historien qui soit digne de ce nom, c'est encore Philon. Dans « Contre Flaccus », « l'Ambassade à Caius » il décrit d'une façon vivante



les persécutions dont les juifs furent l'objet et sa mission à Rome. L'apologie y est constante, mais les événements relatés n'y sont pas exagérés.

A côté de la prose historique, il faut noter toute une poésie historique imprégnée des mêmes idées. Le véhicule est constitué sous les formes habituelles de la poétique grecque, poésie épique et drame. Le poème d'un certain Philo « Sur Jérusalem », un autre fragment « Sur Sichem » par Théodote et enfin le fameux drame d'Ezéchiel qui relate l'Exode (150 av. J.C.) appartiennent à cette catégorie et sont les seuls morceaux qui nous sont parvenus d'un genre qui fut très florissant. Il faut ajouter à ces œuvres originales un certain nombre d'écrits anonymes, interpolés toujours pour des fins de propagande, dans les œuvres de grands poètes grecs tels qu'Eschyle et Sophocle et dans lesquels l'adoration d'un seul Dieu est exaltée, les juifs étant représentés comme un grand peuple.

Il est nécessaire avant de clore ce chapitre de faire une mention spéciale de Joseph. Ses œuvres nous sont parvenues in extenso et bien qu'elles ne soient pas des produits alexandrins, certaines traitent de la querelle des juifs et des grecs. Si le caractère de Joseph apparaît comme celui d'un juif surtout préoccupé de sa gloire personnelle et du souci de plaire à ses maîtres romains, il reste néanmoins à beaucoup d'égards, un ardent patriote. Des livres comme « Contre Apion » constituent les meilleures réponses aux calomnies répandues à ce moment-là contre les juifs.

« Contre Apion » n'est pas seulement une riposte aux insinuations de ce dernier, mais à celles de tous les détracteurs du judaïsme. La manière dont les « Antiquités du judaïsme » furent reçues dans le monde hellénistique, décida Joseph à écrire un livre de polémique. En effet l'élément grec avait répandu sur son compte toutes sortes de bruits infamants, on avait mis en doute sa culture, la véracité des faits relatés dans son histoire et on avait ridiculisé son style. La vanité du personnage en souffrit et c'est probablement ce sentiment qui le poussa à composer « Contre Apion », ouvrage qui, en le défendant lui-même défendait sa race du même coup.

L'ouvrage se divise en deux parties. En gros le premier livre s'adresse aux calomnieurs des juifs et le second aux détracteurs du judaïsme. Il ouvre sa défense par une attaque contre la vanité des grecs si fiers de leur antiquité. Comment peuvent-ils l'être alors que leur histoire ne remonte dans le passé qu'à quelques siècles, comment osent-ils comparer l'ancienneté de leur civilisation avec celle des égyptiens et des chaldéens. Puis

il entame l'apologie du peuple d'Israël et démontre sa haute antiquité en se référant à Manétho lui-même, un des plus féroces ennemis du judaïsme, lequel place l'Exode plus de mille ans avant le siège de Troie ; il appuie également ses arguments sur les témoignages des grands auteurs grecs tels qu'Aristote et Hécatee quant à l'excellence et la pureté de la religion hébraïque.

Il confond ensuite les détracteurs de sa foi, dont Manétho semble être le chef. Celui-ci faisant allusion à l'Exode, prétend que les juifs auraient été chassés d'Egypte parce qu'ils étaient lépreux ; Joseph démontre la fausseté d'une telle accusation et ainsi refute les arguments de tous ceux qui se sont basés sur l'autorité des écrits de Manétho.

Dans le second livre, c'est à Apion cette fois que Joseph répond. Apion accuse les juifs d'être des étrangers en Egypte, il leur reproche de se tenir à l'écart des autres citoyens, d'être des misanthropes, d'adorer une tête d'âne, etc.. L'auteur répond à toutes ces charges en se servant du témoignage d'auteurs grecs. Il se lance ensuite dans l'apologie du judaïsme : Moïse est le plus ancien législateur. Il explique la conception que les hébreux ont de Dieu unique et éternel, connu de nous par sa puissance, comment Moïse entend que la religion ne soit pas une partie de la vertu, mais la vertu une partie de la religion ; le respect que témoignent les juifs à la pratique aussi bien qu'à la foi, les rend supérieurs aux grecs car, si ceux-ci sont immoraux, c'est qu'ils s'attachent plus à l'idée qu'à la pratique de la vertu. Le livre traite ensuite des pratiques religieuses et en démontre la noblesse. Il se termine par une attaque contre le paganisme et montre que si les juifs se tiennent à l'écart c'est pour préserver leur patrimoine intellectuel et religieux des contacts étrangers, ainsi que le conseille Platon.

Nous voyons ici comme dans les autres ouvrages cités, la même tendance, mais exprimée cette fois avec plus d'art et de subtilité que chez les historiens ou pseudo-historiens de ce temps. L'argumentation de Joseph est forte, sa position philosophique sérieuse. Dans le grand mouvement de propagande que les Juifs ont mené à ce moment, « Contre Apion » occupe une place plus noble que toutes les manipulations insidieuses des textes respectables du passé auxquelles se sont adonnés nombre d'écrivains.

En philosophie, la préoccupation déjà mentionnée de combiner au judaïsme les idées grecques, se manifeste clairement, mais toujours au

bénéfice du premier. Des philosophes comme Aristobule (150 av. J.C.) vont puiser largement aux sources grecques, leur emprunter le style, la forme et souvent les idées pour exalter Juda et démontrer au prix d'efforts inimaginables que toutes les grandes idées philosophiques, qui sont l'orgueil et la gloire de la Grèce, sont toutes inspirées de la Bible et qu'elle seule se trouve à la base de toute civilisation. Dans l'explication de la loi mosaïque, il essaie de prouver que la philosophie péripatéticienne dépend entièrement des lois de Moïse et des Prophètes. Toutes sortes d'arguments sont employés dont la plupart fantaisistes.

Heureusement que l'Ecole juive d'Alexandrie peut s'honorer d'un génie d'une autre envergure : Philo Judeus. Imbu de philosophie grecque, esprit supérieur, il a essayé de réaliser, moins pour des fins de propagande que pour le système lui-même, l'accord de la religion et de la philosophie. Convaincu de l'existence d'un dieu unique, il n'a pas essayé d'en prouver l'existence, mais a cherché sur les traces des stoïciens, le moyen de donner à la religion un tour logique, réaction normale chez un homme instruit, dans un milieu où la culture est considérée comme la marque de tout homme distingué.

Le grand mouvement qui a cherché dans le monde antique chance à introduire Dieu dans les systèmes moraux ou éthiques, n'est pas l'œuvre exclusive de Philon : les néo-platoniciens ont travaillé dans le même sens. On doit voir là le signe de l'époque entière. Ce sont précisément ces recherches tendant à établir en quelque sorte la conclusion des grandes trouvailles du passé, qui font l'originalité de l'Ecole d'Alexandrie. Elles lui donnent en outre, dans la naissance du christianisme et son développement, la place considérable que nous savons. Philon, à l'exemple de ses contemporains, voulut donner à Dieu l'importance qui convenait dans les systèmes logiques des grands Maîtres. Pour cela il établit d'autorité la dualité de Dieu et du monde matériel. Le premier est la raison de toute chose, l'autre est la substance inerte, finie, donc imparfaite. Dieu est l'esprit absolu, d'essence inexplicable bien qu'active. Il existe, mais nous ignorons ce qu'il est. Philon est si convaincu de l'existence de Dieu qu'il ne cherche pas à la prouver ; il se borne à en voir la manifestation dans l'harmonie qui régit l'univers et aussi par la connaissance qu'on peut en avoir par l'âme, car elle est surtout l'œuvre de Dieu. Le problème qui préoccupe surtout Philon, est d'expliquer la relation du Dieu parfait avec le monde matériel. Il y est arrivé en faisant intervenir des causes

intermédiaires, ce sont les « puissances de Dieu » qui forment le chaînon le reliant à la matière. Il les appelle quelques fois des anges. Elles sont la manifestation de son énergie créative et ces forces sont nombreuses ; mais les deux principales semblent être la justice et la pitié. La source de toutes ces forces se trouve dans le « Logos » ou le monde de Dieu. Philon explique le Logos de différentes manières, c'est tantôt la somme des forces intellectuelles de l'univers, tantôt la loi morale du monde. De toutes manières le Logos n'est jamais indépendant de Dieu, il en est au contraire la manifestation suprême.

Le Logos a participé à la création du monde et en a ordonné le chaos. L'homme a été créé à son image et son âme est une de ses formes ; le corps matériel est la source du mal et de l'imperfection de l'âme ; celle-ci y est enfermée et n'est libérée que par la mort ou par l'extase. Le moyen de parer aux sollicitations de la matière est l'ascétisme et c'est par là que Philon se rapproche des stoïques. Cependant, pénétré des principes du judaïsme, il se contredit souvent, les pratiques ascétiques étant en contradiction avec la doctrine orthodoxe, laquelle considère le corps comme le temple de Dieu. Nous retrouverons le même souci d'harmoniser la philosophie et la foi dans l'énumération qu'il fait des vertus cardinales : la tempérance, le contrôle des passions et la mesure dans les actions sont augmentés de la sainteté et de la piété, vertus purement religieuses qui montrent la contribution juive au système philosophique. Les vertus qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même sont la connaissance et aussi la contemplation qui préparent une communion possible avec Dieu, but de tout le système. Pour atteindre cet état supérieur, les hommes doivent mener une vie vertueuse et c'est de cette règle que dépendent les vertus elles-mêmes et le désir du bien. De cette façon Philon réalise cet espèce d'accord entre la morale stoïcienne et les doctrines rabbiniques, en introduisant l'idée maîtresse de la morale juive, la bonne volonté. Il diffère des stoïques par l'élément religieux et en démontrant que l'homme ne peut s'élever qu'avec l'aide de Dieu en cherchant à l'imiter par ses actions.

L'influence de Philon dans les milieux juifs fut assez médiocre, sauf chez les mystiques. La raison en fut sans doute sa théorie du Logos et son penchant pour l'ascétisme considérés comme dangereux par les autorités religieuses. Cela est également prouvé par la faveur que lui témoignèrent par la suite les Pères de l'Eglise ; n'oublions pas que c'est à eux que l'on doit la préservation de ses écrits.



## CONCLUSION.

Ainsi le patrimoine intellectuel du temps s'est trouvé enrichi par les productions juives ; celles-ci se sont développées sur un terrain riche. La culture grecque, dont par la force des choses les Juifs d'Alexandrie se sont trouvés imprégnés, leur a fourni le moyen de rajeunir et moderniser la vieille doctrine de leurs pères. Mais à aucun moment ils n'ont permis à la première d'altérer la seconde ; au contraire les sources helléniques qu'ils utilisèrent leur ont donné les armes avec lesquelles ils ont défendu leur foi et essayé, avec succès d'ailleurs, de la répandre chez leurs ennemis.

Il est curieux de constater que toutes ces œuvres, dans leur fond, portent toutes la même caractéristique : elles sont nationales avant tout. La littérature, la philosophie et l'histoire exaltent le judaïsme et gardent malgré les formes et la langue étrangères, un caractère profondément particulariste. Ce caractère particulariste est le trait dominant qui a toujours marqué la société juive d'Alexandrie et toute la nation.

Aucun peuple de l'antiquité ne semble avoir défendu avec une aussi farouche énergie son patrimoine intellectuel, moral et racial, car ce nationalisme était basé sur une religion qui exaltait la race. Les vieilles prophéties avaient promis aux Juifs l'empire du monde et c'est sans doute de cette croyance qu'a découlé leur attitude à travers l'antiquité gréco-romaine.

Sous le régime libéral des Lagides, leur situation particulière fut longtemps respectée et si les alexandrins en étaient jaloux, ils ne le furent jamais au point de se laisser aller aux excès qui caractérisèrent l'époque de la domination romaine, époque où les juifs se trouvèrent presque sans arrêt en lutte avec les grecs et les romains. Cela, très probablement, en raison de leur nationalisme qui paraissait d'autant plus étonnant dans la société antique, que celle-ci accueillait largement tous les étrangers et leurs cultes. Rappelons-nous que les empereurs romains se montraient généreux du titre de « citoyen ».

C'est donc de ce particularisme que vient l'isolement des juifs alors que par leur race ils ne se différencient pas de leurs frères sémites. Par suite de la rigueur de ses lois et aussi de l'assurance qu'il donnait à ses adeptes d'appartenir à une essence supérieure, le judaïsme a placé les juifs

dans la situation d'un peuple, toujours à part ou en révolte contre les puissances établies. Une telle attitude fit qu'ils furent constamment attaqués et opprimés.

Ainsi placés, les juifs alexandrins devaient se défendre ; ils le firent par les armes, comme nous l'avons vu, mais aussi et surtout ils combattirent leurs ennemis sur leur terrain même. En politique ce fut la défense de la cause nationale ; en littérature et en philosophie, ils ont surtout cherché à exalter leur foi, à en démontrer la supériorité sur toutes les autres religions et morales. Il est même à remarquer que leurs œuvres littéraires n'ont été réalisées et inspirées que par cette seule idée : la grandeur de Juda ; aucun autre souci n'a, semble-t-il, poussé les auteurs juifs à écrire, ce qui fait que leurs œuvres gardent toutes ce caractère racial.

Il n'en est pas moins vrai que la Bible et toutes les œuvres qui s'y rattachent restent à l'origine du mouvement chrétien qui naquit et se développa si vite dans la société antique. Les Juifs alexandrins peuvent à ce sujet revendiquer une bonne part des écrits qui constituent la matière dont est sorti le christianisme. Ce christianisme qui, aussitôt né, se révéla à Alexandrie, leur plus mortel ennemi.

---

### BIBLIOGRAPHIE.

Histoire de la Nation Egyptienne de Gabriel Hanotaux.

L'Egypte ptolémaïque de P. Jouguet.

L'Egypte romaine de G. Chapot.

L'Egypte byzantine de M. Diehl.

History of the Jewish Litterature de Waxman.

Cyclopedia of biblical & theological litterature de Lintock & Strong, etc.

---

Achévé d'imprimer le vingt cinq Août  
mil neuf cent quarante quatre  
sur les presses de la  
SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS EGYPTIENNES  
Alexandrie

*En vente à la « Cité du Livre » rue Fouad I<sup>er</sup> à Alexandrie  
et dans les principales librairies d'Egypte.*

**PRIX : P.T. 20**